

# L'Association des Romanistes Scandinaves

## Un historique

### Par Palle Spore

Comme tout le monde le sait, ce congrès est le dixième organisé par notre Association des Romanistes Scandinaves, en abrégé A.R.S. ou – n'en déplaise au président de ce congrès – l'ARS. En même temps – ou peu s'en faut – cette association peut fêter le trentième anniversaire de sa naissance.

L'accouchement a eu lieu à Aarhus en 58 après une grossesse éléphantine de 28 mois. Le mère de la nouveau-née a pour nom Société de Linguistique Romane, cette vieille dame à renommée mondiale, que nous connaissons tous. La conception a eu lieu à Florence à Pâques, en 56, dans des conditions un peu précaires en ce sens que l'enfant avait deux pères : Andreas Blinkenberg et Karl Michaëlsson.

Avec ses 29 ans pour être exact, l'ARS est donc non un beau jeune homme, mais une belle jeune femme dans la fleur de son âge. Puisque nous sommes dans la patrie d'un de ses parrains, Bengt Hasselrot, il faut bien respecter le rapport entre genre et sexe, comme l'a si bien décrit le maître d'Upsal dans son fameux article au titre proverbial, « Varje trä är vår broder och varje blomma vår syster ».

Les spécialistes de calcul mental m'opposeront qu'avec un congrès tous les trois ans, l'ARS ne peut d'avoir que 27 ans. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a un trou dans son histoire : après sa glorieuse apparition à Copenhague en 67, elle avait besoin de repos pour sa maturation, et ce n'est que cinq ans plus tard, en 72, qu'elle a eu son come-back (et quel come-back !) à Åbo – que je devrais appeler Turku, puisque c'est sur la scène de l'université fennophone qu'elle est montée.

Un aute parrain de la petite nouveau-née, Arne-Johan Henrichsen, ne manque jamais l'occasion de citer Sénèque en guise de contribution à l'histoire de l'association : « Vita brevis, ARS longa ». En effet, 29 ans, c'est déjà un bail, comme on dirait familièrement. Mais hélas, le mot de notre ami norvégien n'a pas qu'un ton optimiste. Quand on regarde la liste des 55 participants du congrès d'Aarhus, on a le coeur gros, tant sont-ils nombreux, ceux qui ne sont plus parmi nous. Dix au moins, entre autre les deux vrais fondateurs de l'association, Karl Michaëlsson, décédé peu de temps après le congrès tenu en 61 dans son université, celle de Göteborg, et Andreas Blinkenberg, notre seul membre honoraire, qui a réussi, à 88 ans, à participer au congrès d'Odense, en 81, peu de mois avant sa mort. Et, pendant qu'on en est à cet aspect triste de l'association, je ne peux passer

sous silence un décès qui nous tient particulièrement à coeur, celui de Ole Wewer, qui est tombé inanimé pendant le banquet de clôture du congrès de Bergen.

Mais revenons aux sujets moins tristes. C'est donc à Florence que les deux grand old men de la philologie romane en Scandinavie avaient trouvé l'inspiration de la création d'une association scandinave de philologie romane. À ce congrès international, on avait lancé l'idée de créer de ces associations groupant les romanistes ayant une même langue maternelle pour que les débats puissent se dérouler dans cette langue. J'ignore d'où est venue cette idée, mais après avoir assisté à un congrès de toponymie française, où il fallait faire de la traduction simultanée à l'intention des participants des Etats-Unis, qui étudiaient donc le français sans le comprendre, je devine l'origine de l'initiative. Mais j'en sais rien.

Quoi qu'il en soit, les grandes langues ont eu leur association, et on en a créé une pour la Scandinavie. Au début, tout allait très bien. Les danois parlaient danois, et comme ce sont des linguistes, ils s'efforçaient de faire l'impossible, c'est-à-dire de parler d'une façon compréhensible. Les Norvégiens parlaient *bokmål* pour se faire comprendre, et parce que Magnus Ulleland était encore trop jeune pour participer. Les Suédois parlaient *uppsvenska*, et Sven Andersson parlait *scanien*, ce qui était peut-être la meilleure solution de toutes. Vraiment, la Société de Linguistique Romane avait raison : on était des frères et soeurs linguistiques.

Mais on a pu constater que les notions linguistiques de cette grande société avaient ses limites, car un beau jour et plus exactement au congrès de Copenhague, donc en 67, une quatrième nation s'est jointe aux trois autres : les Finlandais. Nous savons tous que seuls 7% des Finlandais sont de langue suédoise et qu'il est souvent difficile de communiquer en suédois avec les 93% de langue finnoise, si bien qu'on risque d'avoir du lait ou ce qui est pire si on ne sait pas que c'est *olut* qu'il faut dire.

Au bout de deux jours, les fennophones en avaient assez d'entendre du norvégien et surtout du danois, et c'est alors que deux d'entre eux ont décidé de faire un coup de théâtre en contrepartie de tous les coups de glotte des Danois. Après une communication – probablement faite en danois, mais je l'ai oublié – le premier Finlandais s'est levé pour faire une intervention... en finnois. Une intervention très longue, qui a appelé le second Finlandais à monter à l'estrade pour discuter avec lui... également en finnois. La discussion fut longue et véhémement, et la salle s'assoupissait. Sauf Knud Togeby, bien entendu. Il s'est levé et sans avoir consulté qui que ce soit, il a déclaré que désormais, les débats se dérouleraient en français ou dans une autre langue romane. Et depuis cette minute, toutes – ou presque toutes – les communications et les interventions ont eu lieu dans une langue romane. Parmi les dates à retenir, il y a donc aussi le 20<sup>e</sup> anniversaire de l'introduction dans l'ARS du français, langue vernaculaire.

J'aurais bien voulu retenir également les noms des deux farceurs, qui sont à l'origine de cette innovation, mais je n'ai jamais eu les renseignements voulus. J'ai longtemps soupçonné notre grand spécialiste de plaisanteries, Olli Välikangas, d'être un des deux – et il était, en effet, présent à ce congrès – mais il me jure de n'y être pour rien.

Et pourtant, il y aurait eu une autre solution, mais apparemment, Togeby n'y a pas pensé. Nous devrions tous parler finnois entre nous ! Pour le congrès suivant, celui d'Åbo en 72, Poul Høybye a élaboré un manuel pratique du finnois à l'intention des congressistes. La thèse de Høybye était des plus simples : le finnois, ce n'est que du faux suédois. Comme les Finnois aiment les finales vocaliques, ils ajoutent un 'i' aux mots suédois, et *hotell* devient *hotelli*. Les mots suédois qui commencent par trop de consonnes, se voient tronqués à l'initiale, et *strand* devient *ranta* – pas en '-i', mais en '-a' à cause de l'harmonie vocalique. « Keine Hexerei, nur ein wenig Behändigkeit », comme disait le prestidigitateur allemand. Ou pour citer mon compatriote Storm Petersen : « Fransk er et let sprog – hest hedder cheval, og sådan er det hele vejen. »

Mais il ne faut pas croire pour autant que les Scandinaves de langue germanique se comprennent toujours à merveille. Je me souviens du congrès d'Oslo en 64. Le soir de l'arrivée, on se trouvait à quelques Danois au restaurant universitaire. À mon avis, les prix étaient aussi salés que les harengs, et j'ai fait mon choix : le plat le moins cher était un *fiskefilet* à 14 couronnes, et à l'époque, c'était déjà pas mal. En effet, j'ai eu un filet de poisson – un filet de maquereau ! Au Danemark, le terme est réservé aux poissons plats comme le carrelet ou la limande. Mais le pire de tout : je ne pouvais même pas faire une réclamation : c'était un filet de poisson.

Le lendemain, près de la salle du congrès, j'ai vu un panneau : *Adkomst til tak*. Après mon filet de maquereau, je ne voyais pas trop de raisons de remerciements, comme cela signifie en danois. Ce n'est que le surlendemain que j'ai compris que cela signifiait « Accès au toit ».

Non, vraiment, le norvégien – même sous la forme de *bokmål* – est très différent du danois, et si je n'ai pas encore réussi à vous convaincre, je vous propose d'aller, la prochaine fois que vous irez à Oslo, au célèbre « Theatercafeen », et de demander du *smørrebrød*. Avec sa tranche de pain épais de plusieurs centimètres, que bouderait même un cheval (du moins, un cheval danois), il est capable de faire jurer à un Danois de ne plus jamais y mettre les pieds.

Mais on peut aussi voir des souvenirs linguistiques sympathiques. J'en ai beaucoup de la Norvège, et un des meilleurs, c'est la réception offerte à Bergen en 78 par la municipalité dans les locaux du Musée de la Marine. Le maire de Bergen a fait une allocution dans sa langue maternelle, et je vous assure que, depuis la mort de Poul Reumert, je n'ai jamais entendu une aussi belle prononciation danoise !

Avec tous ces souvenirs, il ne faut pas croire que seules les difficultés linguistiques ont retenu mon attention lors de ces congrès. On a travaillé aussi, et on a souvent bien travaillé. On a entendu des conférences liminaires bien plus sérieuses que la mienne – et il suffit de mentionner les noms de Knud Togeby et d'Ebbe Spang-Hanssen. On a entendu les « grands ténors » exposer leurs dernières découvertes, et là, on comprend aisément que je m'abstiens de toute citation de noms.

Mais le plus grand mérite, à mon avis, de ce congrès, c'est d'être le tremplin des jeunes, qui font ainsi leur premier exposé en public en dehors de leur université de formation. Ces jeunes n'auraient jamais osé se présenter devant un public international à l'occasion des grands congrès, mais entre Scandinaves, on est quand même en famille ; les professeurs qu'on a eus à l'Université sont là et ils

sont toujours bienveillants (et peut-être même un peu fiers), quelques camarades du temps des études y sont aussi, bref, on est relativement à l'aise. Je dis « relativement » parce que je me souviens encore de la trouille que j'avais quand j'ai fait mon premier exposé. C'était en 61, à Göteborg, et je comptais y trouver des personnes que j'avais déjà connues à Aarhus. Mais il y en avait aussi beaucoup que je ne connaissais pas, et pire encore : eux ne me connaissaient pas. Cela devait être leur première impression de ma jeune personne. Qui parmi vous ne reconnaît pas cette situation ?

J'ai évidemment eu tort de me présenter ainsi, prématurément, à ce grand public. Et si je dois donner un conseil aux jeunes d'aujourd'hui, ce serait de ne pas brûler les étapes. Participez d'abord passivement à un congrès, faites au second une intervention après une communication, peut-être sous la forme d'une question où vous demandez des approfondissements. On vous remarquera autant que si vous aviez fait une communication, et on retient votre tête et peut-être même votre nom. Une fois que ces deux éléments font partie du bagage des romanistes scandinaves, c'est-à-dire au moment de votre troisième congrès, vous ferez votre première communication, et votre notoriété sera faite. Excusez-moi de vous faire ainsi la morale, mais à mon âge, on peut bien se permettre de dire comme le pasteur : « Faites comme je dis, non comme je fais ».

La seule excuse que je veux invoquer à ma hardiesse gothembourgeoise était le petit nombre des participants. Comme à Aarhus, on n'était qu'à 55, si bien qu'on peut vraiment dire qu'on était en petit comité.

Ensuite, on est devenus plus nombreux. À Oslo également à 55, mais à Copenhague, le chiffre est monté à 83. Puis, il y a eu cette interruption dont j'ai parlé, et c'est au nombre de 77 qu'on s'est réunis à Åbo.

L'espace des cinq ans qui sépare les congrès de Copenhague et d'Åbo, demande une explication.

À l'instar de la société-mère, celle de linguistique romane, on décide le dernier jour, à l'occasion de l'assemblée générale de l'ARS, du lieu et de la date du congrès suivant. Le plus souvent, il n'y a pas de rivalité, comme il y en a au congrès de la Société de Linguistique Romane de Strasbourg en 62, où il a fallu procéder à un vote à scrutin secret pour choisir entre deux propositions ou invitations. On comprend qu'aucune des deux universités ne voulait se désister en faveur de l'autre, quand je vous dis qu'il s'agissait de Madrid dans l'Espagne de Franco et de Bucarest dans la Roumanie de Ceausescu. C'est Madrid qui l'a remportée – à 51 voix contre 49, si mes souvenirs sont exacts.

À Copenhague, c'est Uppsala qui s'est proposé, et on a retenu cette ville pour le 5<sup>e</sup> congrès, qui devait donc avoir lieu en 70. Or, un certain nombre d'événements malheureux et surtout l'aggravation de la maladie de Bengt Hasselrot ont empêché ce projet de se réaliser.

C'est alors que les Finlandais, nouveaux dans le contexte, mais comme toujours très actifs, ont pris la relève. Sous la présidence du regretté Tauno Nurmela, à l'époque président de l'Université de Turku, ce congrès a connu un vif succès. Peut-être surtout à cause de tout ce que Nurmela avait organisé en marge du congrès à proprement parler, mais j'y reviendrai. Comme je l'ai dit, le

nombre de participants n'avait pourtant pas augmenté : après les 83 à Copenhague, on est tombés à 77 à Åbo.

C'est Uppsala, organisateur du congrès suivant, en 75, qui a marqué le grand pas en avant en réussissant à grouper 133 romanistes, chiffre qui n'a été dépassé qu'ici à Lund avec ses 145 inscrits (compte non tenu des inscrits de dernière minute). Entre temps, on a connu une petite baisse : en 78, à Bergen, nous étions à 109, à Odense à 125 et à Helsinki, il y trois ans, à 121. Chaque fois qu'un congrès se déroule en Suède, le nombre de participants augmente sensiblement, ce qui donne évidemment à réfléchir. Et encore, je n'ai pas inclus les accompagnants – épouses, maris et enfants (à Bergen, on en a même vu un qui ne marchait pas encore). Ils étaient une dizaine au début (8 à Aarhus et 11 à Göteborg), mais ensuite, le chiffre a doublé : après 14 à Oslo, on en a vu 24 à Copenhague et entre 18 et 20 aux deux congrès suivants ; puis il y a eu une baisse : à Helsinki, ils n'étaient que 13, et ici 11.

Tous ces chiffres, je vous les donne sous la réserve de désistements ou d'inscriptions de dernière minute : ils sont extraits du programme officiel, qui est toujours rédigé quelques jours, voire quelques semaines avant le début des travaux.

D'ailleurs, je me suis amusé à établir la moyenne des participants, répartis sur les quatre nations. Il est évident que c'est la Suède qui remporte le prix, puisque pour la population totale, il y a autant de Suédois que de Danois et de Norvégiens ensemble. Aux dix congrès, on a pu compter en moyenne 37 Suédois contre 28 Danois, alors que les Norvégiens n'arrivent qu'à 18 et les Finlandais à 17 pour les sept congrès où la Finlande a été représentée.

J'ai dit que c'est à Uppsala qu'a eu lieu le grand *boom* des participants. Mais aussi celui des communications.

Pendant les cinq premiers congrès, tout le monde a écouté toutes les communications – sauf, bien entendu, ceux qui avaient mieux à faire. Les organisateurs ont toujours réussi à placer les travaux à proximité d'une cafétéria !

À Aarhus, il n'y avait que 12 communications, et il y en avait 11 à Göteborg et 16 à Oslo. À Copenhague, le chiffre était déjà passé à 23, ce qui demandait un effort presque surhumain si on voulait assister à toutes. On dit que personne n'en a été capable – sauf Holger Sten, à qui ce congrès (aussi bien que ses actes) était dédié à l'occasion de son 60<sup>e</sup> anniversaire. J'avoue en tout cas que je n'en ai entendu que la moitié.

À Åbo, on a eu l'occasion d'assister à 29 communications, et ainsi, on était pour ainsi dire à saturation. Il est donc compréhensible qu'à Uppsala, il a fallu s'y prendre différemment : le nombre des communications ayant fait encore un bond pour atteindre celui de 37, on a décidé de créer deux sections parallèles, une réservée aux sujets linguistiques dans le sens large du mot, et l'autre aux sujets littéraires et assimilés.

Cette formule est restée nécessaire pour le congrès suivants, puisque le nombre des communications est resté aussi élevé : 43 à Bergen, 36 à Odense et 42 à Helsinki ; dans les deux dernières villes, il y a même eu, certains jours, trois sections parallèles. Et ici, 61 communications sont annoncées.

Si Odense a créé trois sections malgré un nombre moins élevé de communications, c'est à cause d'une innovation qu'on y a introduite : les travaux en groupes, auxquels certaines matinées ont été réservées entièrement. Ce n'est pas moi qui ai « inventé » cette formule, mais l'honneur revient à mon excellent collègue Morten Nøjgaard, et je dis bien « l'honneur », car elle a eu un tel succès qu'elle a été reprise en 84 à Helsinki et, comme vous le savez, ici à Lund en 87.

Or, si la multiplication des communications et des groupes de travail – jusqu'à cinq parallèles – prouvent la vitalité des études romanes, elle pose aussi des problèmes, dont les organisateurs ont toujours été pleinement conscients (et là, je parle en connaissance de cause) : comment créer des sections ou des groupes parallèles sans que certains crient au chevauchement ? Le plus simple est de faire comme à Uppsala : une section littéraire et une section linguistique, comme je viens de le dire. Mais cela pose également des problèmes, car beaucoup s'intéressent à la fois à la littérature et à la langue. On peut aussi avoir une section consacrée au français et une autre réservée aux autres langues romanes, mais c'est pire encore, parce que les vrais romanistes que nous sommes, s'intéressent rarement à une seule langue romane. La meilleure solution est évidemment de placer en même temps une communication littéraire d'une langue et une communication linguistique d'une autre langue, mais en tant qu'ancien organisateur de congrès, je peux vous assurer que si le principe est excellent, sa réalisation est très compliquée. Et le puzzle n'a jamais figuré sur le programme des études de philologie romane.

Au total, ces dix congrès nous ont permis ou nous permettra d'assister au total à environ 310 communications, ce qui est la meilleure preuve de la vitalité des études romanes en Scandinavie. Et dans nombre, je n'ai pas inclus les introductions aux travaux en groupe : 21 à Odense, 16 à Helsinki et 6 ici. Certaines des communications ont eu une très large portée, mais je vous demande de bien vouloir m'excuser de ne pas citer de titres de peur de décevoir certains qui espéreraient peut-être figurer sur une telle liste préférentielle.

Ajoutons qu'avec le nombre des participants et celui des communications, la durée des travaux a également augmenté, mais pas dans la même mesure, puisque les organisateurs ont toujours veillé à ce que leur congrès ne s'éternise pas.

Pendant les quatre premiers congrès, les travaux – déduction faite des excursions – ont duré trois jours, pendant les quatre congrès suivants, on est monté à quatre jours, et c'est Helsinki qui, en 84, a battu le record avec quatre journées et demie, ce qui est également la durée du présent congrès. Certains trouvent cela trop long, trop fatigant ; je ne suis pas de leur avis, mais je le signale à l'intention des futurs organisateurs tout en souhaitant personnellement qu'ils feroient la sourde oreille à cette critique.

Mais il n'est certainement un secret pour personne que les communications, ce n'est qu'un aspect d'un congrès. Elles sont d'une importance capitale, surtout pour leurs auteurs, qui inscrivent ainsi

leur nom dans les annales de la romanistique. Mais pardonnez-moi de vous le dire, à vous qui débutez ces jours-ci parmi les conférenciers : pour la plupart des auditeurs, c'est rarement les communications qui comptent le plus. Dans certains cas – mais ce ne sont, hélas ! pas les plus nombreux – on ouvre toutes grandes les oreilles devant des découvertes qui font vraiment date. Mais le plus souvent, on suit avec bienveillance un exposé prononcé à une vitesse digne de faire concurrence au TGV, où les exemples se suivent coup sur coup, si bien qu'on a tout juste le temps de digérer l'analyse de l'exemple 12 que le conférencier en est déjà arrivé au numéro 17. Et quand le conférencier annonce que c'étaient là ses préliminaires, le président de la séance lui signale discrètement qu'il lui reste tout juste trois minutes pour terminer. Le conférencier accélère davantage – on est maintenant au niveau des avions supersoniques – saute une vingtaine d'exemples et finit avec cinq minutes de retard, après quoi le président constate qu'il ne reste que cinq minutes pour la discussion. Et personne n'ose prendre la parole de peur d'occuper ces cinq minutes à lui seul.

C'est là une situation très malheureuse, qui n'est pourtant pas propre à nos congrès, puisque je l'ai retrouvée dans tous les autres congrès auxquels j'ai participé. On précise aux gens qu'aucune communication ne doit excéder les vingt minutes, et tout le monde se déclare d'accord. Mais ils parlent quand même – à quelque rares exceptions près – pendant vingt-cinq minutes et rendent un manuscrit correspondant au double. Je vous assure que si, en conséquence de ces constatations, on décidait de ne pas accorder vingt, mais trente minutes aux conférenciers, ils n'hésiteraient pas à parler trente-cinq ou quarante minutes. Et ainsi de suite ad infinitum. À mon avis, il faut être très dur et imposer aux présidents de séances d'interrompre le conférencier au bout de ses vingt minutes, même en plein milieu d'une phrase. C'est ce qu'on a fait à Trèves l'année dernière, au congrès de la Société de Linguistique Romane, et le résultat a été concluant, bien que certains présidents de séance aient eu pitié du pauvre conférencier. Mais il suffit que la mesure draconienne esquissée se cache pour que les gens aient peur de manquer la conclusion, et la plupart du temps, ils se conforment à la limitation de durée imposée.

Si je m'exprime en des termes aussi véhéments, c'est parce que je trouve que la discussion qui fait suite à une communication, vaut autant sinon plus que la communication elle-même. Elle a trois valeurs importantes. Premièrement, elle permet au public de suivre un débat hautement qualifié, ce qui a beaucoup plus de valeur que d'entendre un exposé qu'on pourrait en principe aussi bien lire. Deuxièmement, elle permet au conférencier de voir ses idées sous un autre angle, bref, elle peut lui donner une inspiration très utile pour la suite de ses travaux. Troisièmement, elle donne l'occasion aux jeunes – qui seront dans vingt ans les chevronnés – de se présenter, de se formuler, de se manifester. Ces trois motifs font que j'aimerais mieux voir une réduction dans le temps accordé aux communications au profit de la discussion qui lui fait suite.

Je laisse toutes ces réflexions à la discrétion des futurs organisateurs de congrès tout en reconnaissant qu'elles sont moins actuelles depuis l'introduction des travaux en groupe.

C'était une longue parenthèse, mais je tenais à dire pourquoi les débats après les communications sont si importants dans le congrès.

Un autre aspect important d'un congrès est celui des relations personnelles. Les bavardages dans les couloirs, pendant les repas, au cours des excursions sont d'une importance capitale. Et c'est surtout dans un groupe relativement restreint comme celui des romanistes scandinaves, que ce genre de contacts est d'une valeur inestimable, car dans les grands congrès, on se rencontre beaucoup moins facilement. Et entre frères comme nous le sommes, nous autres Scandinaves, on se sent beaucoup plus à l'aise ou en tout cas moins gênés pour aborder quelqu'un qu'on ne connaît que de nom. Qui oserait dans un congrès international adresser la parole à un Baldinger, à un Lecoy, à un Castellani ? Qui hésiterait à un de nos congrès à aborder un Togeby, un Nilsson-Ehle ou un Nurmela ? (Pour ne gêner personne, je ne cite que les noms de romanistes scandinaves décédés.) C'est pour cela que les activités dites en marge du congrès sont si importantes, qu'il s'agisse des repas en commun, des excursions ou des soirées passées ensemble. Sans parler du banquet final, qui a certainement le tort d'être final – mais c'est là une vieille tradition internationale. C'est un tort parce que c'est là qu'on fait les connaissances les plus intéressantes, ne soit-ce que sur la piste de danse, mais qui sont sans lendemain, parce que douze heures après la fin du banquet, tous les participants sont sur le chemin du retour.

C'est pour cela que l'excursion, qui marquait à l'origine la fin du congrès, a été déplacé dès celui d'Oslo à un des premiers jours, et c'est pour cela qu'au congrès d'Odense, on a organisé – et cette fois-ci, je prends la responsabilité de l'initiative – la visite d'une brasserie suivie d'une soirée dansante, ce qui a créé une ambiance tout ce qu'il y a de détendu parmi la plupart des congressistes.

À mon avis, une telle rencontre amicale a beaucoup de valeur, et les organisateurs ont trop souvent tendance à l'oublier. À chaque congrès, il y a un certain nombre de participants – je devine entre le tiers et le quart – pour qui c'est le premier congrès de leur vie dans le cadre donné. Ils se sentent forcément un peu isolés par rapport aux « piliers de congrès », qui se connaissent déjà, et il est effectivement très important de les intégrer dans la communauté, non seulement pour des motifs personnels – ils ne doivent pas se sentir superflus ou en surnombre – mais aussi pour des motifs professionnels : s'ils se sentent isolés en tant que personnes, ils ont encore plus ce sentiment dans le cadre scientifique. Il est vraiment important de les intégrer, non seulement pour eux, mais aussi pour nous autres, car n'oublions pas que c'est eux qui nous succéderont.

Les organisateurs des congrès ont normalement pris des initiatives allant dans la direction esquissée, parfois avec un succès mitigé comme à Odense, où il n'y avait pas de sentiment communautaire à l'heure du déjeuner, contrairement aux congrès – presque tous les autres – où l'on avait organisé un déjeuner en commun, parfois, hélas ! à un prix peu intéressant. Je n'entre pas dans le détail de ces repas, dont le seul actif était généralement l'aspect social, alors que le côté gastronomique – si on peut employer ce terme pour ce que les Allemands appellent *Gutbürgerliche Küche* – était loin d'être à la hauteur, du moins à la hauteur du prix.

Si c'est là un point noir de presque tous les congrès – on a oublié soit le côté social, soit le côté cuisine/prix – on ne peut pas dire autant des deux autres manifestations qui ont appartenu dès 58 à tous les congrès : les excursions et les banquets.



À l'origine, les excursions duraient une journée entière et se situaient à la fin du congrès. À Aarhus, après trois journées de travaux, on a passé le dimanche à visiter Viborg et cette belle colline, que les Danois, dans leur mégalomanie, appellent la « Montagne du Ciel », *Himmelbjerget*. À Göteborg, où les débats ont commencé un lundi, on a, de même, passé le jeudi à se balader, en car et en *vaporetto*, dans l'archipel de la ville, *Göteborg skärgård*. Les organisateurs du congrès d'Oslo ont déplacé l'excursion, et c'est dès le deuxième jour qu'on est allés voir *le lac de Tyrihans* (un nom qui a inspiré certains jeux de mot à Madame Hans Sørensen) et le téléphérique, *tønneheisen*, de Sundvollen, où certains Danois ont montré à quel point ce moyen de locomotion leur est étranger.

À partir du congrès de Copenhague, on s'est contenté de consacrer une ou deux demi-journées à ce chapitre. À Copenhague, on a passé l'après-midi de la seconde journée à visiter le Centre de recherches nucléaires de *Risø* (Dieu sait ce que cela à faire avec la romanistique), et le lendemain, on a visité la très belle collection des impressionistes français au musée d'*Ordrupgaard*.

Les organisateurs du congrès de Turku ont eu une main très heureuse. Grâce aux connaissances privées de Tauno Nurmela, tous les congressistes ont été invités chez des particuliers – je crois que c'étaient des membres du Lion's – à faire la connaissance d'un vrai sauna en rase campagne dans l'archipel d'Åbo, ensuite à un repas succulent, que certains avaient la surprise de voir accompagné d'un Château de la Pompe, millésime 1972. Comme certains se rappellent peut-être, j'avais la chance de ne pas être de leur nombre. Et le lendemain après-midi, on a été voir le château du maréchal Mannerheim et la résidence d'été du Président de la République, grand ami de Nurmela.

Uppsala a suivi les mêmes principes tant en car le deuxième jour pour les forges des wallons qu'en bateau le troisième jour sur les lacs jusqu'au château de *Skokloster*. À Bergen, on a également été menés en barque, si j'ose dire, et plus exactement dans le port de cette vieille ville hanséatique ; après cette excursion, qui avait lieu le troisième jour, les Norvégiens ont tenu à montrer le lendemain que leur pays est non seulement maritime, mais aussi montagneux, et pendant que nous autres italianistes nous réunissions au Centro Culturale Italiano devant une buffet magnifique, les pauvres non-italianistes faisaient l'ascension de la montagne dite *Ulriken*, certains (et surtout certaines, si je suis bien renseigné) chaussés comme si le but de l'excursion était une autre réception.

Odense a eu, comme Bergen, un petit arrangement chaque jour en fin de journée (le Musée Andersen, la brasserie dont je vous ai déjà parlé, le musée de plein air et l'église de Bellinge), si bien que l'on s'est contentés d'une seule excursion d'une demi-journée avec la visite de deux châteaux et d'un musée, mais – pour une fois – pas de promenade en bateau. C'est ce qu'on a eu, par contre, à Helsinki, pour se rendre au banquet de clôture, et quelle belle promenade ! Un peu fraîche, il est vrai. Mais auparavant, au troisième jour, on a été se promener jusqu'à Hangö, une très longue promenade en car, mais le but valait vraiment déplacement.

Mais les invitations globales n'ont pas été l'apanage du seul congrès d'Åbo. À Göteborg, déjà, nous avons tous été invités chez une congressiste à dîner dans sa belle villa à Kungälv, et à Uppsala, les organisateurs se sont réparti les congressistes par groupes d'une dizaine de participants à des repas

intimes. Qu'ils soient tous remerciés à cette occasion de tout ce qu'ils ont ainsi fait pour les congressistes et pour les congrès.

J'ai déjà, à plusieurs reprises, mentionné le banquet final, ce phénomène à caractère mondain que l'ARS a hérité des congrès de la Société de Linguistique Romane. La formule a été sensiblement la même à tous les congrès : une fois les travaux terminés, on se met sur son trente et un pour se rendre dans une belle salle, où on vous sert un excellent repas arrosé par un bon vin, on écoute des discours, et la soirée se termine par un bal, qui mériterait plutôt le terme de sauterie, tant l'atmosphère est détendue.

On a connu trois sortes de cadres. Le cadre universitaire comme à Copenhague, où le banquet a eu lieu dans la grande salle de fêtes de l'université, ou à Uppsala, où on avait mis à notre disposition la salle de réunions d'une des « nations », comme on appelle les fondations universitaires, une salle qui était, malheureusement, un peu trop exigüe pour le nombre des participants. Le deuxième cadre est celui que j'appellerais le cadre banal, à savoir celui des restaurants chics de la ville du congrès : Varna à Aarhus, Lorensberg à Göteborg, Skoven à Odense et Casino à Helsinki. Et puis, il y a eu à deux reprises, le cadre hors concours, c'est-à-dire le château de la ville, Åbo slott et Håkonshallen à Bergen. On n'est pas prêts à les oublier ! Et le nom de Svaneholm slott est prometteur pour ce congrès-ci.

Et chaque fois sans exception, on a constaté avec regret que le dernier jour était arrivé et qu'il fallait plier bagages. On s'est senti très à l'aise et la langue s'est déliée à mesure que les bouteilles se vidaient. On a eu mal à se séparer, et il est arrivé plus d'une fois que certains congressistes ont prolongé ailleurs les heures d'amitié jusqu'au lever du soleil et même plus. Pour moi, cela a été le cas à Copenhague, à Odense et à Helsinki, et d'autres pourraient certainement citer d'autres villes.

Tout cela m'inspire à répéter mes regrets de voir le banquet placé le dernier jour, mais sur un point, ce choix s'est imposé. Depuis le deuxième congrès, celui de Göteborg, il y a eu un discours humoristique traitant de toutes les communications. C'est Togeby – eh oui, encore lui – qui a inventé la formule, c'est lui qui en a été le maître absolu, bref, c'est lui qui a mis le point final à tous les congrès auxquels il lui a été donné de participer. Depuis sa mort, on a essayé en vain de faire revivre la tradition, mais sur ce point comme sur tant d'autres, on a pu constater à quel point Togeby était irremplaçable. Je ne veux vexer personne, et c'est pourquoi je tiens à ajouter qu'avec deux ou trois sections parallèles, la tentative était pratiquement vouée à l'échec à l'avance.

Oui dit banquet, dit bonne cuisine et bon vins. Et il faut dire que nous avons souvent été gâtés. Mais que les organisateurs des différents congrès m'excusent : je suis incapable de citer des menus entiers. On a eu des choses excellentes (et jamais du maquereau), mais faute de documentation (sauf pour le congrès de Bergen), il m'est impossible de distinguer ce qu'on a servi aux banquets et pendant les excursions. Certains plats sont restés dans ma mémoire, par exemple les nombreux bouquets qu'on a eus à Göteborg et à Oslo ; je ne parle évidemment pas de bouquets de fleurs, mais de ce phénomène que l'on cherche en vain dans le dictionnaire de Blinkenberg, à savoir les grosses crevettes roses qu'on pêche dans le Skagerak. La Finlande s'est imposée par sa viande de renne, fumée ou cuite – beaucoup trop cuite à mon goût – et au Danemark, on a évidemment servi toutes

sortes de poissons. Le vin a fait délier les langues, surtout à Odense, où il était à discrétion, c'est-à-dire qu'on pouvait en boire autant qu'on voulait, formule excellente qui devrait inspirer à une nouvelle tentative.

N'oublions pas les accompagnants, qui ont eu, à chaque congrès, leur petit programme à eux. Pour des motifs bien évidents, je n'en ai pas fait la connaissance personnelles – sauf à Odense, où j'ai pu constater que son succès n'a pas été à la hauteur des intentions des organisateurs. Une des excursions prévues à l'intention des accompagnants a même dû être annulé faute d'inscriptions ; pour la visite de la ville – avec un guide très compétent – on n'en a vu que trois, et l'excursion à l'île de Ærø a failli, si j'ose dire, tomber à l'eau. Elle a pourtant été sauvée, mais seulement parce que certains congressistes à part entière avaient envie de faire l'école buissonnière. Qu'ils en soient vivement remerciés !

Malgré cette dernière constatation, je crois que le fiasco – car c'est bien le terme – est dû dans une large mesure au fait que certains accompagnants sont en réalité des participants ou des pseudo-accompagnants. Quand un couple de romanistes désire participer à un congrès, il est normal qu'ils se demandent pourquoi il faut payer deux fois le tarif plein, alors qu'il suffit de payer une fois et d'ajouter une inscription d'accompagnant à demi-tarif. Les listes des noms me montrent que c'est assez souvent le cas.

Voilà que, pour la première fois, je parle économie. Ceux qui me connaissent bien et qui, de ce fait, connaissent aussi mes petites faiblesses pour ce que Giradoux appelait « la langue chiffrée » (et il dit que c'est celle des Dieux, merci !) s'attendaient certainement à m'en entendre parler dès la première phrase, mais à part un certain filet, j'ai résisté à mes penchants.

Et pourtant, les finances jouent un très grand rôle dans ce genre d'organisation. Le comité élabore un an à l'avance – au moment où on ne connaît pas encore le nombre des participants – un budget, qu'il faut remanier à plusieurs reprises par la suite. À mesure qu'on connaît les frais, le nombre approximatif des inscrits, etc., on est tantôt optimiste, tantôt pessimiste. Certains sont allés chercher des subsides par ci par là, d'autres – et c'est mon cas – ont mis un point d'honneur à faire un congrès où tous les frais sont couverts par la cotisation des participants.

Il y a trente-six façons d'établir ce budget, mais une de celles-là n'est pas valable. On ne peut pas demander que l'ARS couvre un éventuel déficit... pour la simple raison que l'ARS n'a pas de caisse. C'est – à peu près – la seule association, dont je suis membre, qui ignore tout sur les cotisations annuelles. Il est vraiment dommage que ce principe soit si peu répandu !

Pour en revenir au budget, une des tâches les plus importantes des organisateurs est celle de fixer le montant frais d'inscription. Je me suis amusé à regarder dans les archives ce qu'on nous a demandé aux différents congrès, et c'est vraiment très amusant (ou pénible, selon les goûts) de constater à quel point ces frais ont augmenté – apparemment beaucoup plus que l'inflation générale. Je citerai les prix dans la devise du pays organisateur, mais malgré certaines différences – surtout nettes au début des années 80 – la différences de valeur des trois couronnes scandinaves n'a jamais été trop marquante. À Aarhus en 58, on a payé couronnes danoises, et à Göteborg en 61, 10 couronnes

suédoises ; dans les deux cas, il faut multiplier par dix pour avoir les prix dans des couronnes actuelles, donc 100 couronnes. Pour Oslo, je n'ai pas de renseignements, mais je continue : Copenhague 75 cour. (mais il faut dire que les Copenhaguois ont eu le grand tort de laisser l'organisation pratique à des professionnels, ce qui coûte toujours très cher), Åbo 50 marks finlandais (environ 80 couronnes danoises), Uppsala 50 cour., et puis un nouveau bond en avant : Bergen 200 cour., Odense 110 cour., Helsinki 200 mark (350 cour.) et enfin Lund 400 couronnes. En 26 ans, depuis Göteborg jusqu'à Lund – pour rester dans le même pays – le prix d'inscription a donc passé de 10 à 400 couronnes. Je m'abstiens de tout commentaire.

Le banquet n'a heureusement pas connu une augmentation pareille. À Aarhus, on a payé 25 cour., à Göteborg 20 cour., à Oslo 40 cour., à Copenhague 60 cour., à Turku 50 mark (80 cour.) à Uppsala 70 cour., à Bergen – tenez-vous bien – 175 cour., à Odense 95 cour., à Helsinki 160 mark (soit 280 cour., le triple du prix précédent), enfin, à Lund 150 cour.

Après tous ces chiffres, je vous rends grâce des prix du déjeuner, d'autant plus qu'il y a tellement de facteurs susceptibles de le faire monter ou baisser. Mais je constate que depuis quelque temps – et comme je viens d'Odense, je ne dis pas depuis combien de temps – la participation à nos congrès, tous frais compris, est devenue une affaire pour les seules gens aisés.

Il en va de même de l'hébergement. À Aarhus, on avait la possibilité d'être logé à la Cité Universitaire au prix de 6 cour. par nuit, et à Göteborg, on a payé 10 cour. À Odense, le prix minimum d'une chambre d'hôtel était déjà de 100 cour., et vous savez aussi bien que moi ce qu'on paye ici et ce qu'on a payé à Helsinki. Surtout les prix qu'on a payé les chambres de cité universitaire dans ce qu'on appelle par un euphémisme « Sommarhotell » ont été abominable : à titre d'exemple, on a payé 130 cour. à Bergen, il y a neuf ans, ce qui a valu à l'établissement d'être débaptisé en Fy-Fantoft. En fait, c'est très injuste, puisqu'on a payé également des prix exorbitants le même genre de chambres à Åbo et à Helsinki. Je propose dès maintenant que notre prochain congrès ait lieu en France, où il faut vraiment être très maladroit pour payer – en dehors de Paris et de Nice – plus de 100 fr. par nuit pour une chambre avec grand lit.

Une fois un congrès terminé, il faut penser aux actes. Hélas, certains organisateurs en sont restés à la pensée. Mais grâce aux 60 ans de Holger Sten, nous avons eu les Actes du 4<sup>e</sup> congrès, celui de Copenhague, dans la Revue Romane. Cette initiative a fait des petits, en ce sens que nous avons eu des actes d'Åbo, d'Uppsala, d'Odense et de Helsinki, cette dernière ville même en deux volumes. Je suis sûr de parler au nom de tout le monde en exprimant ma gratitude d'avoir ces cinq recueils, et j'espère qu'il n'y aura pas de trous à l'avenir.

Mesdames et Messieurs, je crois avoir ainsi fait le tour d'horizon des congrès des romanistes scandinaves. Je me suis permis de distribuer quelques bouquets qui ne proviennent pas du Skagerak – pour la plupart des bouquets de roses, mais sans oublier que les roses ont des épines, comme il est dit dans la vieille chanson. J'espère que personne ne s'est trouvé trop piqué.

Il me reste cependant à souligner qu'il s'agit de congrès régionaux, limités à la Scandinavie. À Odense, cela nous a posé certains problèmes, mais j'ignore si ces problèmes sont communs ou non

à d'autres congrès. Il faut reconnaître que les romanistes scandinaves ont une bonne réputation en dehors de la Scandinavie, si bien que plusieurs non-Scandinaves ont exprimé le désir de participer à nos congrès. Pour que les travaux restent dans le cadre de ce qui était prévu initialement, nous avons tranché net en décidant que seuls les romanistes résidant en Scandinavie, quelle que soit leur nationalité, et les Scandinaves résidant à l'étranger étaient admis à s'inscrire. Cette mesure draconienne nous a valu l'inimitié d'un petit groupe d'Espagnols vivant en Espagne, alors que quelqu'un d'autre, qui était dans un cas pareil, a trouvé le moyen ad hoc en venant assister aux travaux sans s'inscrire.

Quelquefois on peut regretter d'avoir ainsi à fermer la porte à ceux qui pourraient nous donner de l'inspiration. Mais si l'on ouvre à l'un, il faudra ouvrir à tout le monde, et ce ne serait plus un congrès de romanistes scandinaves. Ce n'est pas une question d'être chauvin, mais d'être réaliste.

Et pourtant, depuis le congrès d'Åbo, nous avons ouvert la porte à un des plus célèbres romanistes français, qui a la chance, la double chance, d'être marié à une Suédoise. Vous avez évidemment tous compris que je veux parler de Félix Lecoy, professeur honoraire du Collège de France, dont l'attachement à ces congrès nous tient tous à coeur, d'autant plus que c'est une marque d'estime pour notre association de voir qu'une personnalité de son envergure a envie de nous entendre. Les interventions de M. Lecoy ont été d'une valeur inestimable, et l'inspiration que nous en avons tirée a été extrêmement fructueuse. Mesdemoiselles, si vous avez envie de voir des non-Scandinaves dans ces congrès, vous savez maintenant comment il faut procéder.

Car cette question de l'inspiration est primordiale. Ne sommes-nous pas tous ici pour puiser de l'inspiration et pour en répandre ? C'est cette inspiration – donnée et reçue dans les salles, dans les restaurants et dans les cars – qui nous assure à nous tous la suite de nos recherches, qui nous fait vivre scientifiquement pendant encore trois ans.

Inspirons-nous donc les uns les autres, comme nous le faisons depuis près de trente ans.

Et par ces paroles, je vous souhaite à tous un fructueux congrès. Et longue vie à l'ARS.

Palle Spore

## STATISTIQUES

Concernant les 14 premiers congrès de l'ARS

	Participants	Communications	Tables rondes	Inscription (c)
1958 Århus	55 (e)	12		10
1961 Göteborg	55	11		12
1964 Oslo	55	16		?
1967 Kbh	83 (f)	23		75
1972 Åbo/Turku	77	29		80
1975 Uppsala	133	37		50
1978 Bergen	109	43		200
1981 Odense	125	36 (b)		110
1984 Helsinki	121	42 (b)		350
1987 Lund	130 (a)	58 (b)		400
1990 Trondheim	80	46	5	1250
1993 Aalborg	130	66	6	1000
1996 Jyväskylä	100 (a)	80	1	1160
1999 Stockholm	235 (g)	190	1	700 (d)

(a) Nombre approximatif.

(b) Y compris les travaux en groupe.

(c) Les frais (approximatifs) sont exprimés en couronnes danoises.

Ils comprennent parfois l'excursion et/ou (partiellement) le banquet final.

(d) Y compris le repas de midi ; il n'y a pas eu d'excursion.

(e) Aux trois premiers congrès ont participé seulement Danois, Norvégiens et Suédois.

(f) Les Finlandais participent pour la première fois aux congrès.

(g) Participent également Islandais, Estoniens et Lettons.